1

Un matin, Mică est morte.

C'était notre voiture.

Arrivée au sommet d'une côte, elle a lâché un pet effroyable et s'est arrêtée net. La cage de Găman a cogné l'arrière de la caravane, et mon père a poussé un juron. On n'a plus entendu que les piaillements des oiseaux qui s'enfuyaient et les ronflements de Mammada. Lorsque grand-mère dort, rien ne saurait la réveiller.

Mică était une spécialiste des pannes et ce n'était pas la première fois qu'elle nous laissait au bord de la route. Lorsque Daddu, mon père, a ouvert le capot, l'intérieur ressemblait à une bouillie de cambouis et de ferraille, un liquide noirâtre dégoulinait sur la route, et de la fumée s'échappait du moteur… Il nous a lancé un coup d'œil navré.

– Cette fois, c'est grave, a-t-il annoncé.

Rien n'aurait pu ressusciter Mică.

À son habitude, m'man n'a rien dit et ma sœur a vérifié son maquillage dans le rétroviseur. Depuis quelques

mois, rien ne semblait plus important pour Vera que la longueur de ses cils et la couleur de ses lèvres. Dimetriu, mon frère, s'est roulé une cigarette et Mammada a ouvert un œil. Găman, lui, tournait en grondant dans sa minuscule cage. Le choc l'avait réveillé de sa sieste et les ours n'aiment pas les réveils brutaux.

On a regardé autour de nous. D'un côté, des champs détrempés de pluie, de l'autre, une forêt qui escaladait les pentes. Tout au bout de la route, au fond de la vallée, une ville se recroquevillait dans la brume, hérissée de cheminées immenses.

Un chemin bourbeux s'enfonçait sous les arbres, juste à côté de l'endroit où Mică avait rendu l'âme.

– On pousse ? a demandé Dimetriu.

– On pousse, a grommelé Daddu.

On s'y est tous mis. Y compris ma sœur avec son maquillage et Mammada, qui est vieille comme le monde.

On a d'abord poussé la voiture jusqu'à l'orée de la forêt, puis notre caravane, et enfin la cage de Găman. Il ne restait qu'à attendre.

Généralement, on n'attend pas longtemps parce que les gens ne nous aiment pas beaucoup, nous autres, les *Ursaris*, les montreurs d'ours.

Ils nous soupçonnent toujours du pire. Nous regardent comme des moins que rien. Nous traitent de vagabonds, de criminels, de voleurs d'enfants et de je ne sais quoi encore. Dès qu'on s'installe quelque part, les voisins nous jettent des coups d'œil assassins. S'ils pouvaient nous fusil-

ler d'un seul regard, ils le feraient sans hésiter, mais, la plupart du temps, ils se contentent d'appeler le commissariat le plus proche. Les policiers accourent, armés jusqu'aux dents, et nous ordonnent d'aller nous faire pendre ailleurs.

– Dégagez de là ! C'est interdit.

Daddu se drape alors dans son manteau troué et leur jette un regard méprisant. Il affirme que nous sommes les fils du vent, les seigneurs du monde et les derniers descendants des pharaons d'Égypte. Voilà des siècles, dit-il, que l'empereur Sigismond en personne, roi de Bohême, de Hongrie, et margrave de Brandebourg, nous a accordé sa protection*. Quiconque s'en prend à nous s'en prend aussi à lui.

Les policiers ricanent. Ils ne connaissent pas l'empereur Sigismond. N'en ont jamais entendu parler. Il est mort depuis si longtemps que tout le monde l'a oublié. En revanche, ils ont reçu des ordres du commissaire, et n'ont besoin de rien d'autre pour nous mettre dehors.

Il n'y avait aucune raison pour que ça se passe autrement le jour de la mort de Mică. On a donc attendu l'arrivée de la police.

Dimetriu s'est éloigné vers la ville, et il s'est mis à pleuvoir. Une grosse pluie d'automne mêlée de neige et de bourrasques qui arrachaient les dernières feuilles des

* En 1417, Sigismond Ier, empereur du Saint Empire romain germanique, accorde aux chefs de la communauté tsigane une lettre de protection leur permettant de circuler librement sur l'étendue de son empire.

arbres. C'est sans doute pour ça que la police n'est pas venue : la pluie ramollit les képis.

Le sol était si boueux et gorgé d'eau que les roues de Mică se sont peu à peu enfoncées dans le sol, comme si elles se soudaient à la terre. À son tour, notre caravane s'est enlisée, puis la cage de Găman.

En deux heures de temps, nous sommes devenus des nomades immobiles, embourbés à la lisière de la forêt. Enracinés dans la boue.

2

En fin d'après-midi, Dimetriu est revenu avec des nouvelles fraîches.

– La ville s'appelle Tămăsciu. Les usines sont des aciéries. Elles fonctionnent jour et nuit, et tous les gens d'ici y travaillent. Ça veut dire qu'ils ont de l'argent.

Il a allumé une cigarette.

– Ah, j'oubliais. Il y a un marché tous les jours.

Les aciéries, on s'en moquait, mais l'argent et le marché, c'étaient de bonnes nouvelles.

– J'en ai profité pour faire les courses, a ajouté mon frère.

Il a sorti de sa veste un lapin, quelques pommes de terre et un gros morceau de lard pour Găman. Mammada a battu des mains. Elle était vieille comme les pierres, mais elle avait un appétit d'ogre.

Plus tard, en France, quand je suis allé à l'école pour la première fois de ma vie, madame Beaux-Yeux m'a expliqué que ce que faisait Dimetriu, ça ne s'appelait pas faire les courses, mais voler. J'ai tenté de lui faire